

Je m'habitue à ma nouvelle voix. La testostérone que je m'administre fait grandir et épaissir les cordes vocales, produisant un timbre plus grave. Cette voix sort comme un masque d'air qui viendrait de l'intérieur. Je sens une vibration qui se propage dans ma gorge comme s'il s'agissait d'un enregistrement sortant par ma bouche, la transformant en un étrange mégaphone. Je ne me reconnais pas. Mais que veut dire «je» dans cette phrase? «Le subalterne peut-il parler?»: la question que Gayatri C. Spivak posait pour penser la complexité des conditions d'énonciation des peuples colonisés prend désormais un sens différent. Et si le subalterne était aussi une possibilité toujours déjà contenue dans notre propre processus de subjectivation? Comment faire en sorte que notre subalterne trans parle? Et avec quelle voix? Et si, perdre sa propre voix, comme indice onto-théologique de la souveraineté du sujet, était la condition première pour laisser parler le subalterne?

Il apparaît que les autres non plus ne reconnaissent pas cette voix façonnée par la testostérone. Le téléphone a cessé d'être un fidèle émissaire; il est devenu un traître. J'appelle ma mère et elle répond: «Qui est-ce? Qui appelle?» La rupture de la reconnaissance rend explicite une distance qui a toujours existé. Je leur parlais et ils ne me reconnaissaient pas. La nécessité de vérification met à l'épreuve la filiation. Suis-je réellement son enfant? Ai-je jamais été réellement son enfant? Il m'arrive de raccrocher parce que je crains ne pas être capable d'expliquer ce qui arrive. D'autres fois, je dis «c'est moi» et j'ajoute aussitôt: «je vais bien», comme pour éviter que le doute ou la panique ne s'opposent à l'acceptation.

Une voix qui, jusqu'alors, n'était pas la mienne cherche refuge dans mon corps et je vais le lui donner. Je voyage constamment, je suis une semaine à Istanbul, une autre à Kiev, à Barcelone, Athènes, Berlin, Cassel, Helsinki, Francfort, Stuttgart... Le voyage traduit le processus de mutation, comme si la dérive extérieure essayait de raconter le nomadisme interne. Je me réveille rarement deux fois dans le même lit... ou dans le même corps. De toutes parts, j'entends la rumeur de la bataille que se livrent la permanence et le changement, entre l'identique et le différent, entre la frontière et le flou, entre ceux qui peuvent rester et ceux qui sont obligés de partir, entre la mort et le désir.

Cette voix apparemment masculine recodifie mon corps et le libère de vérification anatomique. La violence épistémique du binarisme de sexe et de genre réduit l'hétérogénéité radicale de cette voix neuve à la masculinité.

La voix est la maîtresse de la vérité. Me revient alors à l'esprit la racine possiblement commune («testis») des mots latins «témoin» et «testicule». Seul celui qui possède des testicules peut parler en face de la loi.

De la même façon que la pilule a induit une séparation technique entre l'hétérosexualité et la reproduction, le Ciclopentil propionato* (nom du traitement hormonal espagnol, ou Androtardyl en France), la testostérone que je m'injecte en intramusculaire, induit la séparation entre la production hormonale et les testicules. Ou, pour le dire autrement, «mes» testicules - si l'on entend par là l'organe producteur de testostérone - sont inorganiques, externes, collectifs et dépendent en partie de l'industrie pharmaceutique et en partie des institutions légales et sanitaires qui me donnent accès à la molécule.

«Mes» testicules sont une petite bouteille de 250 mg de testostérone qui voyage dans mon sac à dos. La question n'est pas que «mes» testicules soient hors de mon corps, mais plutôt que «mon» corps soit au-delà de «ma» peau, dans un endroit qui ne peut être pensé comme simplement mien.

Le corps n'est pas propriété, mais relation. L'identité (sexuelle, de genre, nationale ou raciale) n'est pas essence, mais relation.

Mes testicules sont un organe politique que nous avons inventé collectivement et qui nous permet de produire une forme intentionnelle de variété de masculinité

FR - n°3

Une autre voix, Paul B. Preciado, pour la chronique Interzone (Libération)
du 23 octobre 2015

sociale: un ensemble de modalités d'incarnation que, par convention culturelle, nous reconnaissons comme masculines.

En se mélangeant à mon sang, cette testostérone synthétique stimule l'hypophyse antérieure et l'hypothalamus et les ovaires cessent de fabriquer des ovules. Il n'y a cependant pas production de sperme, parce que mon corps ne possède ni cellules de Sertoli ni tubes séminaux. J'imagine que le jour n'est pas si lointain où une imprimante 3D pourra les concevoir à partir de mon propre ADN. Mais pour le moment, à l'intérieur de notre épistémè capitalo-pétro-linguistique, mon identité trans doit se fabriquer à partir d'un bricolage nettement plus low-tech. Si nous avons porté autant d'énergie à chercher comment communiquer avec les arbres que nous en avons consacré à l'extraction et à la transformation du pétrole, peut-être que nous serions capables d'éclairer une ville par la photosynthèse, ou nous pourrions sentir la sève végétale courir dans nos veines, mais notre civilisation occidentale s'est spécialisée dans le capital et la domination, dans la taxonomie et l'identification, pas dans la coopération ni dans la mutation.

Dans un autre épistémè, ma nouvelle voix serait celle d'une baleine ou le son d'un traîneau, ici elle est simplement une voix masculine.

Chaque matin, le ton du premier mot que je prononce est une énigme. La voix qui parle à travers mon corps ne se souvient pas d'elle-même.

Le visage mutant lui aussi ne peut servir de lieu stable pour que la voix cherche un territoire d'identification.

Au contraire, elle décline la subjectivité au pluriel: elle ne dit pas «je», elle dit «nous sommes le voyage». C'est peut-être ce qui reste du «je» occidental et de cette prétention absurde à l'autonomie individuelle: être le lieu dans lequel se fait et se défait la voix, le lieu, aurait dit Derrida, à partir duquel s'opère la déconstruction du phono-logophalo-centrisme. Dépossédé de la voix comme vérité du sujet, et sachant que les testicules sont toujours un appareil social prothétique, je me sens comme un cas comique d'étude derridienne, et je ris de moi-même.

Et en riant, je remarque que ma voix déraille dans ma gorge.